
FLAMARENS

« Vous aurez bientôt à préparer un
second cercueil. »

Général Nogi.

PREMIÈRE PARTIE

I

DEUX AMIS

Sais-tu si M. Charles de Mazade est enfin arrivé ?
— Il va y avoir dix minutes, monsieur le Marquis, répondit
Savinien, second valet de chambre de M. de Flamarens.

— L'a-t-on prévenu de mon désir de le voir ce soir même ?

— J'en suis persuadé, monsieur le Marquis.

— Alors ?

— Alors, il faut tenir compte que, présentement, M. de Mazade
doit être en train de dîner. La diligence d'Astaffort avait une bonne
heure de retard.

— Damnée machine! grommela M. de Flamarens.

Il était contrarié. Il eût préféré, évidemment, avoir à pester
contre le chemin de fer.

— Ecoute-moi bien, mon petit Savinien, c'est très important.
Plus qu'important, grave même, tu m'entends. Admettons que,
dans une demi-heure, M. de Mazade ne soit pas encore venu.
Alors, tu descendras chez lui. Tu demanderas si ma commission
lui a été transmise. J'espère que tu te la rappelles. Répète, s'il te
plaît.

Savinien n'eut pas l'air de s'émouvoir outre-mesure des façons
plutôt autoritaires de son maître.

— Monsieur le Marquis, dit-il, m'a chargé de prier
M. Charles de Mazade, s'il n'a rien de mieux à faire ce soir, de
venir prendre son café au château.

— C'est cela même. « Pas trop tard », préciseras-tu.

— Bien, monsieur le Marquis.

Savinien s'en fut. Pas un instant, M. de Flamarens n'avait pu douter que, le soir même de son arrivée de Paris, un membre de l'Académie française, titulaire de la Chronique politique de la *Revue des Deux Mondes* et âgé de dix années de plus que lui, par-dessus le marché, ne considérât point comme un devoir de se tenir aussitôt à sa pleine et entière disposition.

Petit-fils de très haut et très puissant seigneur Agésilas-Joseph de Crapalin, marquis de Flamarens, baron de Montastruc, Saint-Martin, le Mas d'Agenais et autres lieux, brigadier aux armées du Roi et son lieutenant général dans les provinces de Saintonge et pays d'Aunis, le marquis Fortuné Louis de Flamarens, dernier du nom, était né effectivement en 1831. En 1890, année destinée à retenir notre attention, il venait donc d'avoir cinquante-neuf ans, alors que M. Charles de Mazade, de noblesse beaucoup plus effacée, et venu au jour le 19 mars 1820, avait, lui, dépassé largement soixante-dix ans.

Les relations des deux hommes avaient toujours été excellentes. Le membre de l'Institut n'avait jamais pris ombrage des manières volontiers cavalières de son châtelain de voisin. Il veillait à ce que lui fût fait le service régulier de la *Revue des Deux Mondes*. A plusieurs reprises, il avait eu l'agréable étonnement de constater qu'il arrivait au marquis d'y parcourir ses chroniques politiques, de préférence, comme de juste, durant les époques où la chasse n'était pas ouverte.

En attendant, non sans quelque impatience, le bon plaisir de M. de Mazade, le marquis de Flamarens prit l'escalier qui conduisait à la bibliothèque du château. Elle lui tenait lieu également de cabinet de travail. Il s'y rendait beaucoup plus fréquemment qu'on eût eu tendance à le supposer, de la part d'un personnage de sa qualité.

C'était là, en effet, qu'il procédait à la confection de ses cartouches. Sur une table qui avait dû être très belle, à présent plutôt vermoulue, toute la menue panoplie indispensable à cette besogne se trouvait alignée. Le sertisseur, d'abord. Puis les chargettes extensibles pour le plomb et la poudre. Puis les sacs dans lesquels ces derniers étaient enfermés. Et, enfin, tout l'assortiment des belles douilles multicolores, chamois, vertes, bleues, violettes, les plus coûteuses ainsi qu'on sait. Et les sébilles, pour finir, les sébilles de buis contenant les bourres de feutre graissées et les rondelles

de carton blanc, les rondelles sur lesquelles on a de la joie à calligraphier le numérotage des plombs.

Ce ne fut cependant pas vers cette table que se dirigea le maître de céans, mais bel et bien, pour une fois, vers celle qui occupait le centre de la vaste salle arrondie, la table qui servait de bureau. Là, M. de Flamarens s'assit.

Sur cette table, grand ouvert, il y avait un atlas qui devait dater du début du siècle. On était maintenant en l'an de grâce 1890, ainsi qu'il a été dit. C'était M. Sadi Carnot qui se trouvait être Président de la République. A en juger par sa reliure pleine de trous, par ses marges grignotées, rongées, cet atlas avait dû, beaucoup plus que l'attention de ses propriétaires successifs, retenir celle des souris et des rats du château.

Devant la carte étalée sous ses yeux, le marquis de Flamarens s'abîma dans une méditation mystérieuse. Il y avait sur son visage une inhabituelle gravité. Et puis, repoussant sa chaise, il se leva, ayant haussé les épaules d'une manière non moins singulière.

Sauf lorsqu'il s'agissait du dosage de ses cartouches, il était rare, à la vérité, qu'il demeurât assis aussi longtemps. Et surtout depuis l'avant-veille, date à laquelle il avait reçu cette maudite visite. Il ne réussissait plus, littéralement, à tenir en place.

Il n'y avait que son vieil ami et voisin, M. Charles de Mazade, qui pouvait être capable de mettre de l'ordre dans ce subit bouleversement. Aussi le premier acte du marquis avait-il été de s'enquérir de la date de la venue de ce dernier à Flamarens. Si cette date avait été trop éloignée, il eût été capable d'écrire à Paris pour enjoindre à M. de Mazade de l'avancer. Mais, par chance, l'arrivée de son ami était fixée au surlendemain soir. Peut-être est-il bon de préciser que, chaque fois que la *Revue des Deux Mondes* et l'Académie lui en laissaient le loisir, M. de Mazade ne manquait point de venir se réfugier, pour si peu de jours que ce fût, dans sa chère et modeste maison de Flamarens.

A présent, le marquis n'avait plus donc qu'à patienter, épreuve, il est vrai, plus que pénible pour quelqu'un comme lui. Il avait dîné tôt, selon sa coutume. Quelle heure pouvait-il bien être, maintenant ? La demie d'après huit heures passée ! Diable de Charles ! Il n'allait tout de même pas s'éterniser à table. L'escalier

en tournevis dont les marches usées par les ans menaient au sommet de la maîtresse tour du château s'ouvrait devant le marquis de Flamarens. Il s'y engagea.

Au préalable, il avait encore une fois appelé Savinien. C'était Nestor, père de ce dernier, et titulaire de la charge de premier valet de chambre, qui était venu, sans se presser outre mesure, lui non plus.

— Tout marche aujourd'hui en dépit du bon sens. Quand M. de Mazade daignera être là, tu l'installeras dans le petit salon, et tu lui diras que tu me préviens.

Puisque son invité se faisait attendre, il n'y avait aucune raison pour que la pareille ne lui fût pas rendue. Parmi les innombrables défauts dont avait le droit de s'enorgueillir M. de Flamarens, contrepartie d'irréprochables qualités, figurait incontestablement le manque de patience.

Ayant atteint le faite du donjon, il s'accoua entre deux des créneaux. Toujours avec la même indicible complaisance, il laissa son regard s'attarder au hasard sur le grand paysage qui s'étendait à ses pieds.

Un bien beau, un bien harmonieux spectacle, il eût été vain de le nier. Dans un extraordinaire poudrolement d'or et de pourpre, cette merveilleuse après-midi du début d'août approchait de son achèvement. Le ciel se sillonnait de couples hâtifs de tourterelles. L'immense silence qui s'appesantissait sur la campagne n'était rompu de temps à autre que par l'appel criard d'un geai. Les maisonnettes du village, empanachées de fumées grisées, semblaient monter à l'assaut du château. A peine plus importante que les autres, on apercevait celle de M. de Mazade. Et puis l'église, à moitié en ruines. Et puis le cimetière, avec ses tombes, alentour.

Il n'y avait plus un seul troupeau, une seule voiture sur les routes : la route de Lectoure, qui se dirigeait vers le Sud-Ouest ; et puis, au nord, celles d'Auvilar, de Valence d'Agenais et d'Astaffort. Des buées naissantes, accrochées aux alignements de peupliers, indiquaient les méandres sinueux de la Garonne, animatrice majestueuse et lente de ce noble horizon aquitain.

Il avait plu, très légèrement, en fin de journée, de quoi dégager, à présent, l'odeur de la terre. Elle s'élevait en ondes tantôt âcres, tantôt imprégnées de toutes sortes d'ineffables parfums.

M. de Flamarens songeait, avec, tout à coup, à l'esprit, au cœur, quelque chose qu'il n'avait que bien rarement éprouvé. Au mois de décembre de cette année 1890, il allait atteindre soixante ans. Ce n'était certes pas la vieillesse, surtout pour quelqu'un d'une santé aussi robuste que la sienne. C'était un âge néanmoins qu'il n'est pas donné à tout le monde d'atteindre. Pourquoi cette question se posait-elle à lui maintenant ? La vie ne lui avait-elle pas dispensé plus qu'il n'avait mérité d'elle ? N'y avait-il pas eu une trop vaste part d'égoïsme dans sa destinée ? Une étrange gêne commençait à l'étreindre. Il s'efforça de la dissiper de son mieux. Tout cela n'était-il pas la faute de ce M. de Mazade qui persistait à le laisser seul en tête-à-tête avec lui-même ? Pourquoi se permettait-il d'être en retard à un rendez-vous qu'il n'avait, il est vrai, pas fixé ?

Il n'arrivait pour ainsi dire jamais au marquis d'évoquer le souvenir de Mme Fortuné de Flamarens, sa femme, née Claire-Henriette de Montastruc. Dieu la lui avait reprise, il allait y avoir onze ans, après une union d'une douzaine d'années, toute de douceur et de monotonie, que pas mal de frasques de son époux n'avaient point réussi à troubler. Pas d'enfants ! Seulement un neveu de la marquise de Flamarens, ce François de Montastruc, qui aurait eu aujourd'hui quarante-deux ans, mort trois ans plus tôt, et dont le fantôme venait de surgir l'avant-veille, d'une manière aussi inopinée.

Un bruit de grosses chaussures dans l'escalier de la tour. Et puis, la voix de Savinien.

— C'est M. de Mazade, monsieur le Marquis. Selon les ordres de monsieur le Marquis, il est en bas, dans le petit salon.

M. de Flamarens et le membre de l'Institut se serrèrent la main.

— J'espère que vous avez fait un bon voyage, mon cher Charles ?

M. de Mazade secoua la tête.

— Bien de la fatigue, pour mon âge ! dit-il.

Et il ajouta :

— Il faut vraiment aimer comme je l'aime ce petit coin pour s'imposer un tel déplacement, quand on a une semaine à peine à y séjourner.

— Une semaine ? Tant que cela ! fit innocemment le marquis de Flamarens.

Ils se regardèrent, ne purent s'empêcher de rire tous deux.

— Ma parole, marquis, dit M. de Mazade. Je viens tout juste d'arriver, et vous avez l'air de souhaiter me voir déjà reparti !

M. de Flamarens rit de nouveau.

— Il y a un peu de cela, je le confesse ! reconnut-il.

— Et pouvez-vous m'en donner la raison ?

Ce fut par une question que M. de Flamarens répondit.

— Mon cher Charles, je désirerais savoir si vous possédez des lumières particulières sur un pays qui se nomme le Japon ?

Une demi-heure auparavant, M. de Mazade se fût trouvé dans le cabinet de travail du marquis qu'il aurait pu, à sa surprise, constater une chose. C'était sur une carte du Japon qu'était ouvert cet atlas qui n'avait pas dû être consulté depuis longtemps.

Ils burent tous les deux leur café.

— Le Japon ! répéta M. de Mazade, après un silence. Pourquoi me posez-vous cette question, cher marquis ?

— Je ne manquerai pas de m'en expliquer tout à l'heure. Commencez par me répondre, je vous prie.

M. de Mazade eut un sourire.

— Mon métier n'est-il pas de tout connaître ?

Et, reprenant le ton sérieux, il ajouta :

— L'étendue du savoir risque souvent, hélas ! d'être en raison inverse de sa profondeur. Je tâcherai cependant de vous contenter de mon mieux. Et, tenez, c'est comme un fait exprès, tout à l'heure, dans la diligence d'Astaffort, je relisais un remarquable, très remarquable sonnet qui a pour titre le *Samourai*, thème éminemment japonais, n'est-ce pas ? Vous savez sans doute ce que c'est qu'un samourai ?

— Bien entendu ! Et alors ?

— Laissez-moi vous citer les deux premiers quatrains du sonnet en question :

D'un doigt distrait frôlant la sonore biva,
A travers les bambous tressés en fine latte,
Elle a vu, par la plage éblouissante et plate,
S'avancer le vainqueur que son amour rêva.

C'est lui. Sabres au flanc, l'éventail haut, il va.
La cordelière rouge et le gland écarlate
Coupent l'armure sombre et, sur l'épaule, éclate
Le blason de Hizen ou de Tokungawa...

Il faudrait véritablement être tout à fait insensible à la poésie pour ne point...

— En effet, approuva M. de Flamarens, qui pensait visiblement à autre chose, mais qui tenait à demeurer courtois. Voilà des vers dont la frappe me paraît excellente. Et de qui sont-ils, s'il vous plaît ?

— D'un poète encore jeune, d'origine espagnole, et nommé José Maria de Heredia.

— Il est dommage qu'il soit étranger. Sans cela il aurait peut-être eu une chance d'être admis à l'Académie, à votre fauteuil par exemple. Le plus tard possible, naturellement.

— Naturellement ! acquiesça M. de Mazade, qui se jugea obligé d'avoir l'air de trouver la plaisanterie excellente.

Il crut devoir préciser, sans plus tarder :

— Les règles de succession à nos fauteuils sont assez particulières. Le mérite n'y préside point toujours, exclusivement. Mais tout cela ne m'explique point les raisons pour lesquelles vous vous intéressez au Japon.

M. de Flamarens dit avec lenteur :

— C'est parce que, avant-hier, j'ai eu des nouvelles de François.

M. de Mazade avait saursauté.

— De votre neveu ? De votre pupille ? François de Monstruc ?

— Oui.

— Mais je croyais qu'il était mort !

— Qui vous a prétendu le contraire ?

— Et alors ?

— Ne peut-on avoir des nouvelles d'un mort ? Ou plus exactement de la façon dont ce mort a passé de vie à trépas ?

— Sans doute.

— Apprenez donc que les circonstances qui ont entouré ce décès n'ont pas été très banales. En d'autres termes, il y a de fortes chances pour que mon neveu ait péri de mort violente. Voilà pourquoi je viens de vous parler du Japon. Mais reprenez une tasse de café, voulez-vous ?

— Bien volontiers ! fit M. de Mazade, dont c'était là le péché mignon.

II

LES PROUESSES DE M. DE MAZADE

M. de Mazade était arrivé le 8 août à Flamarens. C'était donc l'avant-veille, 6 août, que le marquis avait reçu la visite à laquelle il n'a été jusqu'ici que très brièvement fait allusion.

Plus il avançait en âge, et surtout depuis la mort de la marquise, plus était sévère la consigne de n'ouvrir à personne la porte du château. L'étranger que, ce jour-là, vers les quatre heures de l'après-midi, Savinien avait pris sur lui d'annoncer, pouvait se flatter d'avoir eu la faveur d'un traitement exceptionnel. La suite des événements décidera de la question de savoir si le seigneur de ces lieux avait eu raison ou tort de consentir à cette dérogation.

— Je n'y suis pour âme qui vive. Tu ne l'ignores pourtant pas, imbécile ! avait-il commencé par dire à Savinien.

— Même pas pour quelqu'un qui apporte peut-être des nouvelles de M. François ? avait objecté insidieusement le valet.

Et il avait ajouté, exhibant une carte de visite :

— Je ne sais pas pourquoi j'ai cru bien faire en avertissant ce Monsieur que j'allais voir si monsieur le Marquis était là.

— Donne ! avait ordonné M. de Flamarens.

Ayant pris connaissance du libellé de la carte, il n'avait pu s'empêcher de tressaillir. Elle portait les noms et titres que voici :

Hector Menessier
Chevalier de la Légion d'Honneur
Président de la Chambre de commerce française
Yokohama

— Yokohama ? avait dit le marquis, feignant d'interroger Savinien du regard.

Celui-ci était demeuré imperturbable.

— Yokohama ? Tu sais ce que c'est ?

— Oui, monsieur le Marquis, il me semble...

— Comment l'ignorerais-tu, je te prie ? Ce ne serait vraiment pas la peine de t'avoir obligé à passer ton certificat d'études. Parle, alors, damné âne ! Mais parle !

Savinien prit son temps.

— Yokohama, dit-il, c'est avec Osaka et Nagasaki l'un des ports principaux du Japon.

— A la bonne heure ! approuva M. de Flamarens.

Il ajouta :

— Et ce M. Menessier ? Où l'as-tu mis ?

— Dans le petit salon, où il attend le bon plaisir de monsieur le Marquis.

— Bon ! Va le prévenir que j'arrive.

M. Hector Menessier était un homme d'environ cinquante ans, d'une correction souriante, qui lui valut presque d'emblée la sympathie de M. de Flamarens. Celui-ci crut néanmoins utile de lui démontrer qu'il savait, le cas échéant, se tenir sur la défensive.

— Il n'est point, commença-t-il donc, dans mes habitudes, cher Monsieur...

M. Menessier sourit.

— D'accueillir chez vous le premier venu ? Je le sais, monsieur le Marquis.

Il acheva, accentuant son sourire :

— Mais je ne désespère pas de vous prouver, si vous consentez à me prêter quelque attention, que je ne suis pas tout à fait le premier venu.

M. de Flamarens eut un geste comme pour signifier : « Je ne doute pas du contraire ». En même temps, il tendait à M. Menessier son porte-cigarettes.

— Vous voudrez bien accepter, j'espère...

— Bien volontiers !

Une minute dut s'écouler, au bout de laquelle M. Menessier demanda :

— Vous souvenez-vous de la date à peu près exacte à laquelle M. François de Montastruc, votre pupille, n'est-ce pas, a quitté la France pour l'Extrême-Orient ?

Le marquis de Flamarens éparpilla dans l'air la fumée de sa cigarette.

— N'y aurait-il point confusion, cher Monsieur ? J'aurais pensé que ce serait à moi qu'il appartiendrait de poser ces questions, et non point...

Le président de la Chambre de commerce de Yokohama s'était alors contenté de hausser les épaules.

— Admettons ! A votre guise de procéder d'une façon qui n'est pas la mienne, Monsieur. Ma méthode à moi consiste à essayer de gagner du temps, non à en perdre. Je suis ici. Je n'ai aucun intérêt à y être, sinon de vous demander si vous savez oui ou non que votre neveu, il va y avoir trois ans, a été assassiné au Japon, dans des circonstances dont je peux vous apprendre, si vous y tenez, ce que j'en connais. Et puis aussi que, par testament en bonne et due forme, ledit neveu, qui voulait bien m'honorer de sa confiance, vous a institué son héritier.

Leur entretien ayant débuté, ainsi qu'il a été précisé, vers les quatre heures de l'après-midi, ce dut être dans les environs de six heures que les deux hommes prirent congé l'un de l'autre, s'étant serré la main avec la plus grande cordialité.

Lorsque le marquis de Flamarens eut achevé de mettre au courant M. de Mazade de cette visite, ou de ce qu'il en avait retenu d'essentiel, le rédacteur politique de la *Revue des Deux Mondes* était en train d'achever sa troisième tasse de café.

— Savez-vous que tout ce que vous me racontez là, cher Marquis, est, à la lettre, passionnant ?

— Vous trouvez ? dit M. de Flamarens, qui en était lui-même convaincu, mais qui ne détestait point faire, à l'occasion, la petite bouche.

— Passionnant, je le répète ! Alors, tout ce dont vous avez fait part à M. Menessier, vous n'avez pas songé, une minute, à me le révéler, à moi ?

— A quoi faites-vous allusion ?

— Comment, à quoi ? Procédons par ordre ! Vous avez reçu, il y a trois mois, une lettre de M. Ribot, notre ministre des Affaires étrangères. Cette lettre, l'avez-vous encore ?

— Elle doit traîner quelque part, dans mes papiers.

— Cela vous désobligerait-il de me la communiquer ?

M. de Flamarens se leva, avec cette espèce de lassitude de quelqu'un qui va essayer de satisfaire une fantaisie plutôt saugrenue.

M. de Mazade profita des quelques minutes que dura son absence pour se verser une nouvelle tasse de café.

— Soyez satisfait ! dit le marquis, quand il fut de retour.

En même temps, il jetait sur le guéridon devant lequel son hôte était assis une enveloppe à en-tête du Quai d'Orsay.

Il y eut quelques instants d'un silence plutôt singulier, que M. de Mazade se décida à rompre.

— Cette lettre est signée, effectivement, de M. Alexandre Ribot. Et consentirez-vous à m'informer de la réponse que vous lui avez faite ?

— Quelle réponse ? Aucune ! dit M. de Flamarens, dans la plus parfaite quiétude de son âme.

— Aucune ? Mais c'est inouï ! Mais c'est monstrueux ! Et le plus inouï, le plus monstrueux, c'est qu'il n'y a pas qu'une lettre ! Il y en a deux ! Dans la seconde, M. Ribot vous reproche de n'avoir pas daigné recevoir à Flamarens M. Combelux, directeur des Affaires d'Asie au ministère des Affaires étrangères. C'est tout juste si vous n'avez pas lancé vos chiens aux jarrets de ce haut fonctionnaire, venu tout exprès, vous vous en rendez compte, j'espère, aujourd'hui, pour vous entretenir de la succession de votre neveu. Il aura fallu la visite tout à fait imprévisible de M. Menessier, de cet honnête homme, pour que...

Du coup, le marquis de Flamarens s'était levé.

— Trêve, mon cher Charles, trêve, si vous voulez bien ! Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, de vous assurer de l'estime que m'inspire un caractère comme le vôtre. Vous voudrez bien néanmoins y regarder désormais à deux fois avant de me donner des leçons de conduite. N'appartenez-vous point, en effet, à cette déplorable noblesse libérale avec laquelle ma fierté à moi est de n'avoir rien de commun ? Que ce régime, la République, pour ne pas la nommer, que vous avez le ridicule espoir de voir s'améliorer, comme s'il était possible d'améliorer la peste, que la République, donc, me fasse écrire par l'un de ses ministres, me dépêche l'un de ses commis pour essayer de m'appâter, moi, Fortuné-Louis de Flamarens, avec de vilaines questions de gros sous, eh bien ! mon cher Charles, non, non et non ! Si, avant-hier, et bien par hasard, j'ai accueilli cet aimable M. Menessier, c'est qu'en dépit de sa Légion d'honneur, triste hochet qui n'ajoute rien à son mérite, il n'appartient ni de près ni de loin à une clique politique dont les mots me manquent pour qualifier la nauséabonderie. J'ai dit.

— L'héritage que vous a laissé votre neveu, demanda M. de

Mazade, transportant sans crier garde la conversation sur un autre terrain, cet héritage, M. Menessier vous en a-t-il approximativement indiqué le montant ?

— Oui, je crois bien. Il m'a parlé d'un peu plus d'un million de yen, environ.

— Or, le yen, quelle est sa valeur, à l'heure actuelle ? Un peu plus que celle de notre écu, n'est-ce pas ?

— Oui ! Je crois bien !

— Ce qui équivaldrait à un peu plus de cinq millions de notre monnaie ?

— Oui ! A un peu plus !

— Mazette ! fit M. de Mazade, dont le nom, pour la circonstance, se prêtait à l'onomatopée.

— Et puis après ? dit le marquis, dont le front venait légèrement de s'empourprer. Ce sont là considérations dans lesquelles... J'aurais pu penser que vous me connaissiez mieux !

M. de Mazade, à répliquer mit une certaine lenteur.

— C'est justement, cher Marquis, parce que je croyais mieux vous connaître que j'aurais juré, nonobstant cette fortune assez rondelette, que vous tiendriez à approfondir les circonstances au cours desquelles votre neveu, le vicomte François de Montastruc, a trouvé la mort.

La riposte de M. de Flamarens ne se fit pas attendre.

— Et qui vous dit, mon cher Charles, que si, ce soir, j'ai autant insisté pour vous voir, dès votre arrivée, ce n'était pas précisément à cet effet ?



Les brumes crépusculaires, montant du lit de la Garonne, déployaient, au septentrion, leurs mauves écharpes sur les coteaux de Valence d'Agen et de La Magistère. L'ombre avait noyé peu à peu la vaste salle, dont on ne distinguait plus les plafonds.

M. de Mazade s'était levé.

— Où allez-vous ? demanda M. de Flamarens, en proie à un trouble subit.

Il dit encore :

— J'espère qu'il n'y a rien eu dans mes paroles qui ait pu, en quoi que ce soit, vous désobliger ?

M. de Mazade n'eut même pas l'air d'avoir entendu sa question.

— Votre visiteur d'avant-hier, en vous quittant, ne vous a-t-il pas laissé son adresse ? interrogea-t-il, après un silence.

— Oui, à Toulouse, ville dont il est originaire. Avant de gagner Paris, où il a des affaires à régler, il compte y séjourner une semaine, chez un sien cousin qui habite rue Velane.

— Et ce cousin se nomme ?

— Le docteur Benoit, Ferdinand Benoit.

M. de Mazade hocha la tête.

— Il arrive parfois au hasard de faire bien les choses, dit-il. Je n'ignore point la pittoresque petite rue Velane, près du parc du Grand Rond. Il se trouve en outre que le docteur Ferdinand Benoit et moi, nous avons un parent commun, maître Boscredon, bâtonnier de l'ordre des avocats de Toulouse. Dans une affaire aussi complexe qu'une succession à l'étranger, qui sait si maître Boscredon ne sera pas susceptible de nous aider de ses lumières ? C'est une question que je lui poserai dès demain.

— Vous ne comptez tout de même point, uniquement pour tirer cette histoire au clair, pousser le dévouement jusqu'à vous rendre à Toulouse, mon cher Charles !

M. de Mazade haussa les épaules.

— Cher Marquis, il est exact que je viens de quitter Paris avec la seule intention de prendre quelques jours de repos dans cette bourgade que j'aime. Mais j'ai par ailleurs l'impression que l'amitié que je me permets de vous porter ne va guère m'en laisser le loisir.

M. de Flamarens eut un geste qui pouvait signifier : « A votre place, je me demande si je n'agis pas de même, après tout ».

Les cendres de la nuit s'épaississaient. Ce fut dans une obscurité à peu près totale que s'acheva cette conversation.

— Il est regrettable, remarqua M. de Mazade, oui, bien regrettable qu'au lieu de nous trouver en l'an de grâce 1890, nous ne soyons pas en 1900.

— Pourquoi ? demanda, par courtoisie, M. de Flamarens.

— Parce que, dans dix ans, il apparaît comme certain que sera réalisée une invention à laquelle travaille présentement une équipe internationale de savants, entre autres, pour les Etats-Unis d'Amé-

rique, MM. Graham-Bell et Edison, pour la France MM. Bourseul et d'Arsonval. Cette invention s'appellera vraisemblablement le téléphone. Elle aura pour effet de percevoir à distance la parole. Mise au point, elle m'eût dispensé de ce voyage à Toulouse, d'une opportunité sur laquelle je ne crois pas avoir à revenir.

Les deux hommes se serrèrent la main avec effusion.

Demeuré seul, M. de Flamarens commença par constater que la cafetière de vieille faïence de Samodet était vraiment vide. Il se versa alors un verre d'armagnac. Puis, il sonna. Ce fut Nestor, père de Savinien, et valet de chambre en premier, qui parut.

— Allume l'une des deux grosses lampes à pétrole de la bibliothèque, et pose-la sur la grande table centrale, commanda le marquis.

Nestor, serviteur stylé, fit demi-tour, sans rien manifester de la surprise que pouvait lui causer un tel ordre. M. de Flamarens lui emboîta le pas, son verre d'armagnac à la main.

Une chauve-souris voltigeait dans l'immense pièce. Elle eût pu se demander de quel droit on dérangeait à pareille heure ses allées et venues. Quand il s'installa à la table centrale, le marquis eut un geste d'humeur, en constatant que son atlas avait été refermé. Il mit un certain temps à retrouver la carte dont il avait besoin, celle du Japon.

Yokohama, Nagasaki, Osaka, noms dans la familiarité de laquelle il n'avait guère pénétré que depuis l'avant-veille. Et puis un autre nom, qu'il finit par découvrir, entre Osaka et Kyoto...

Nara !

Il y avait longtemps que la chauve-souris s'en était allée, longtemps qu'il ne restait plus une seule goutte d'armagnac dans le verre du marquis. Il continuait à rêver devant cette carte, sur laquelle le globe blafard de la lampe s'arrondissait. A l'aube de sa soixantième année, jamais encore haut et puissant seigneur Fortuné-Louis de Flamarens, dernier du nom, n'avait éprouvé de manière aussi tangible la révélation que la plus extraordinaire, la plus prodigieuse des aventures était sur le point de s'ouvrir devant lui...

Nara !...

III

LES PROUESSES DE M. DE MAZADE (suite.)

« Une trousse de velours noir doublée de rubis, garnie d'une dentelle d'argent avec une douzaine de beaux peignés.

Deux belles perruques blondes, ou paresseuses.

Une boîte à poudre de velours noir garni d'argent.

Un chapelet de guy de chêne fort grand et de valeur.

Un autre chapelet de turquoise de notable valeur.

Un autre chapelet de cailloux à façon de diamants, de notable valeur.

Un ciboire d'argent, avec son estuy.

Une lampe d'argent... »

Jamais, bien entendu, le marquis de Flamarens ne s'était soucié de la manière dont ces vénérables objets, ainsi que tant d'autres, dilapidés ou dispersés au cours des guerres étrangères ou des discordes civiles, étaient devenus propriété de ses ancêtres. Il avait fallu le patient amour, le culte fervent voués à cette maison par M. Charles de Mazade pour en opérer l'inventaire, le recensement.

— D'honneur, mon bon Charles, où vous en êtes-vous allé quérir tous ces détails ? s'amusait souvent à demander le marquis.

Et il lui arrivait d'ajouter plaisamment :

— Je ne me vois pas me donnant tant de mal, je vous l'avouerais à ma honte, pour ce qui concernerait votre famille à vous.

Loin de prendre ombrage de cette remarque, le collaborateur de la *Revue des Deux Mondes* se contentait de sourire avec bonhomie. Il avait comme l'intuition qu'il n'allait plus tarder à être amplement dédommagé de son application. Et ce fut ce qui se produisit en cette soirée du 8 août 1890, au cours de laquelle, de la meilleure grâce du monde, M. de Flamarens se rendit compte de l'obligation où il se trouvait de faire appel à son vieil ami. Il s'agissait aujourd'hui d'une équipée où il lui faudrait décider s'il convenait de s'engager oui ou non.

Jusqu'à ce jour, le marquis avait eu beau jeu de se divertir en soumettant des problèmes de ce genre à M. de Mazade.

— D'après le fameux inventaire dressé nuitamment le 23 décembre 1667 au château de Montastruc, que contenait, s'il vous

plaît, la cassette d'écaïlle de tortue sur laquelle, entre autres babioles, ma belle aïeule Anne de Flamarens se vit accusée d'avoir mis indûment la main ?

Et son interlocuteur de répondre, imperturbablement :

— Deux beaux diamants, une émeraude de la vieille roche, un rubis de moyenne grosseur, un poinçon en diamant, une paire de pendants d'oreilles de diamants, le tout de valeur de six mille livres.

— Et certain boîtier de velours vert garni d'argent ?

— Des bagues d'or ou pierreries montées et à monter, valeur près de dix mille livres.

— Et à combien était évalué le tableau représentant la fuite en Egypte ?

— A guère plus de soixante livres.

— Et les deux autres petits tableaux, l'un représentant l'histoire tragique de Pyrame et de Thisbé, l'autre d'Adonis et de Vénus ?... »

Ces deux tableaux-là continuaient à encadrer dans la bibliothèque la vitrine où se trouvait l'atlas contenant cette carte du Japon sur laquelle, jusqu'à son départ de France, n'allait plus guère cesser de se pencher le marquis de Flamarens.

La nécessité, préconisée par une méthode qui devrait être sans cesse suivie, d'entrer sans retard dans le vif du sujet, a fait, au début de cet exposé, négliger une description du château de Flamarens que les événements, sur le point maintenant de se précipiter, exigent de ne plus être retardée davantage. Que cette description, du moins, soit aussi succincte que possible, afin de ne point nuire à la seule considération qui importe, celle de l'unité et de la rapidité de l'action.

Le mieux, dès lors, semble de se référer à un compte rendu qui offre le double mérite de la sobriété tout d'abord, et puis aussi de n'être postérieur que de peu d'années aux faits dont il va être question.

Dans le *Bulletin de la Société archéologique du Gers*, année 1904, nous lisons sous la plume d'un éminent spécialiste, M. Adrien Lavergne, les lignes que voici : « Pour aller de Saint-Clar à Flamarens, on remonte la vallée de l'Arrats, laissant sur les collines de la rive gauche l'Isle Bouzon et la tour carrée de Plieux ; puis on quitte la plaine pour monter vers le château dont la pittoresque silhouette

se voit de loin. Il s'élève au couchant du village, sur une vaste terrasse entre tour et jardin. C'est une belle construction rectangulaire pourvue de deux tours rondes, l'une au nord-est, l'autre au couchant. Des mâchicoulis accompagnés d'un chemin de ronde couvert couronnent le haut du château et des tours ; la toiture est en tuiles plates et aiguës partout où elle n'a pas été remaniée. A une époque postérieure, on a maladroitement interrompu la ligne continue des mâchicoulis pour établir des fenêtres de mansardes. L'entrée principale qui s'ouvre sur la façade du levant est remarquable par ses robustes vantaux munis de vieux clous ouvragés. Par elle, on pénètre dans un corridor voûté en berceau qui traverse le bâtiment, fait communiquer la cour avec le jardin et conduit à un large escalier à vis logé dans la tour ronde du couchant. Le château a conservé trois belles cheminées dont le manteau est porté par un arceau en anse de panier... »

De ces cheminées en pierre, il est bon de conserver le souvenir, car l'une d'elles au moins, pourvue à l'époque qui nous occupe de sa vaste glace, est destinée à jouer vers la fin de cette histoire un rôle qui ne sera pas à négliger. Pour ce qui est de la date de l'édification de ce château, M. Adrien Lavergne a tenu à ce que l'honneur de l'avoir établie en soit attribué à M. l'abbé Lagleize, vice-président de la Société archéologique du Gers. « C'est lui, a-t-il écrit dans le même article, qui a retrouvé dans les archives du château de Magnas un acte du 19 novembre 1470 par lequel Jean de Grossoles donna à Jean de Cazanove, maçon ou tailleur de pierre (*lapidus*), habitant de Ceyroux (*Cedicyra*), canton de Bénévent, arrondissement de Bourgneuf (*Creuse*), diocèse de Limoges, la charge de reconstruire le castel de Flamarens, depuis les fondements jusqu'au faite. C'est là une découverte de premier ordre, et qui permet de dater de la fin du xv^e siècle les châteaux du même type... »

Quant à l'église de Flamarens, distante à peine de quelques dizaines de mètres, il en sera reparlé en temps opportun, Dieu merci !

Savinien et Nestor, son père, ayant déjà été présentés, il reste à connaître Eulalie, épouse du second, mère du premier.

C'était une simple et ardente paysanne. Elle cumulait, à Flamarens, les fonctions de cuisinière, de lingère, de femme de ménage, de tout ce qu'on voudra. Elle ne parlait à peu près que patois. Le

marquis, si autoritaire, perdait parfois de son assurance devant elle. Née à l'automne de 1830, elle avait donc le même âge que lui.

Il y avait eu une catastrophe dans son existence. Elle s'était produite en 1878, douze ans auparavant, et ç'avait été la mort de la marquise Fortuné-Louis de Flamarens, à laquelle Eulalie avait voué une sorte de culte exclusif et farouche. On aurait pu en conclure que la haine qu'elle avait commencé par concevoir pour Atsouko serait destinée à ne jamais désarmer. Qui aurait pu croire qu'en si peu de temps la douce étrangère réussirait... ? Mais gardons-nous de déposer prématurément, sur le plateau de la reddition, les clefs de la forteresse, de procéder à de trop rapides anticipations !

Nestor et Savinien ! Bien rarement sans doute il a été accordé à père et à fils de vivre en si bonne intelligence. Tout concourait à les unir, il est vrai. Et quoi donc eût pu les opposer, oui, quoi donc ? Ils s'étaient partagé à l'amiable les loisirs que leur laissait le service du château. Ces loisirs étaient consacrés essentiellement à la chasse, ou, pour mieux dire, au braconnage. Quand, en période interdite, un coup de fusil venait à retentir, les gendarmes des environs se bornaient à sourire, sans se donner un seul instant le ridicule de chercher à savoir par qui il avait été tiré.

Et, d'ailleurs, il eût été tout aussi ridicule de prétendre que la poursuite du gibier, licite ou non, procédât, à Flamarens, d'un amour exclusif de l'art cynégétique. Bécasses et perdrix, lièvres et lapins jouaient un rôle qu'il serait vain de sous-estimer dans le ravitaillement du marquisat. L'argent, il faut toujours en revenir à lui ! Pour n'être, et, sans doute, bien loin de là, ni château de la misère, ni même de la gêne, l'altière demeure de Flamarens n'en était pas moins de celles où il convient d'y regarder à deux fois avant d'engager des dépenses excessives. Une maison dont le propriétaire n'a jamais éprouvé qu'un goût plus que modéré pour le travail finit toujours par être la proie de certaines difficultés économiques. Le jour où cette redoutable question se poserait, d'où le salut pourrait-il venir ? Comment Savinien, Eulalie, Nestor, tout cet humble et inquiet petit monde eût-il été, dès cette minute, en mesure de soupçonner que le destin du château de Flamarens allait devenir solidaire du destin d'un autre château, celui qui se dressait, solitaire et triste, aux antipodes, parmi les sapins noirâtres des pluvieuses montagnes de Nara ?

Parti pour Toulouse, on s'en souvient, le 9 août, M. de Mazade, contre toute attente, ne fut de retour que trois jours plus tard. Le marquis eut quelques difficultés à dissimuler sa réprobation.

— Peste, mon cher Charles, quand vous vous y mettez ! Je désespérais de vous revoir ! N'avez-vous pas été trop déçu, au moins, par votre séjour dans la rose capitale de notre Languedoc ?

— Déçu ? Enchanté, comblé, au contraire. J'ai pris mon temps, je dois l'avouer. Sur cette épineuse question d'héritage, j'ai donc mis en rapports mon cousin le bâtonnier Boscredon avec M. Menessier, qui est l'amabilité, la complaisance même. Tout cela s'est passé rue Velane, chez le D^r Ferdinand Benoit, dont le frère, capitaine au 143^e régiment d'infanterie, a été notre attaché militaire à Tokyo. Que je vous le dise, figurez-vous qu'il y avait là un délicieux bambin, un extraordinaire petit bonhomme, le jeune Pierre, qui, à quatre ans, trouve le moyen de savoir par cœur un millier de vers de Saï Shanogan, la grande poétesse japonaise de *Maku ra No Soshi*. Vous connaissez, n'est-ce pas ?

— Je connais ! Je connais ! fit, non sans une pointe d'impatience M. de Flamarens, qui entendait pour la première fois prononcer le nom de Saï Shanogan, et que les performances mnémotechniques du nouvel ami de M. de Mazade laissaient visiblement indifférent. Mais si nous en revenions aux choses sérieuses, voulez-vous ?

— Bien volontiers ! D'autant plus volontiers que j'ai eu, en si peu de jours, à me mettre au courant de tellement de détails dans l'ignorance desquels vous m'aviez laissé !

M. de Flamarens fronça légèrement le sourcil.

— C'est ma foi possible ! Et lesquels, par exemple ?

— Par exemple, mon Dieu, les événements qui, il y a trois ans, ont coûté la vie à votre neveu.

— Il me semblait bien, cependant, vous avoir communiqué les confidences que j'ai reçues à ce sujet de M. Menessier.

— D'une manière bien fragmentaire, cher Marquis, bien fragmentaire. A Toulouse, grâce au ciel, j'ai l'impression d'avoir obtenu pas mal de précisions intéressantes. Je tâcherai, par des moyens à moi, d'en réunir d'autres. Revenons donc à l'essentiel du drame, si vous voulez bien. Il y a quatre ans, une tragique passion a, pour leur malheur, uni deux êtres, votre neveu François de Montastruc d'une part, de l'autre, une dame japonaise appartenant par son

mariage et par sa naissance à deux des plus illustres familles de là-bas.

— La princesse Hideyori, n'est-ce pas ?

— Oui, la princesse Hideyori, née Minamoto, propre filleule de Sa Majesté l'Impératrice, et devenue l'épouse du prince Hideyorti Torao, fils du dernier daïmio de Nara. Les Minamoto et les Hideyori comptent, il convient de le noter, parmi les représentants des plus antiques dynasties féodales au Japon. Quand il connut la liaison de François de Montastruc et de sa femme, Hideyori Torao, pour se punir de n'avoir pas su préserver l'honneur de son nom, se suicida. Mais, avant de procéder à ce solennel harakiri, il avait convoqué ceux de ses anciens samouraï qui continuaient à se considérer comme liés à sa maison par le serment ancestral. Il avait exigé d'eux la promesse qu'il serait vengé. L'engagement devait être tenu dans la semaine qui suivit le suicide du prince Hideyori, et François de Montastruc fut impitoyablement rayé du monde des vivants. Quant à la princesse...

— Oui, parlez-moi d'elle ! dit M. de Flamarens, d'une voix qui parut soudain quelque peu changée.

Il ajouta :

— Figurez-vous que je me reproche de n'avoir pas essayé d'obtenir de M. Menessier, quant au sort de cette infortunée, plus de renseignements que je n'aurais dû, peut-être...

— Son sort, d'avance, était réglé, dit M. de Mazade. Dans le pays dont il s'agit, il ne pouvait pas en aller différemment. De par le vieux droit nippon, il était impossible qu'elle échappât à la peine capitale. L'auguste intervention de l'Impératrice, sa marraine, lui sauva la vie. C'est à la réclusion perpétuelle qu'elle a été condamnée voici deux ans, en 1888. Elle subit présentement cette peine dans l'antique monastère shintoïste enclos par l'enceinte des murailles dix fois millénaires au château des Hideyori, à Nara. Cette claustration éternelle est destinée à n'être rompue qu'une fois chaque année, le jour où la princesse Hideyori reçoit la visite du seul être qui ait l'autorisation de la voir, le comte Minamoto Sadayo, son frère, qui, aux pires jours, ne l'a jamais abandonnée.

Un assez long silence régna.

— Quant à l'héritage qui vous revient, reprit M. de Mazade, du fait du décès de votre neveu et de sa volonté formellement exprimée, le montant m'en a été confirmé par M. Menessier. Lui et le bâtonnier Boscredon se chargeront, d'accord avec vous, de

l'établissement de la délégation au bas de laquelle vous n'aurez plus qu'à apposer votre signature, afin d'obtenir, après entente entre les autorités françaises et japonaises qualifiées, le rapatriement à votre profit des fonds actuellement bloqués là-bas.

L'académicien s'arrêta. M. de Flamarens venait d'avoir un geste de lassitude.

— Assez pour ce soir, je vous en conjure, mon cher Charles. Nous reparlerons de tout cela demain, à tête reposée.

— Demain ? répéta M. de Mazade.

Il marqua un temps, puis, d'un air gêné :

— Demain. Je crains bien, hélas !...

— Que craignez-vous ?

— De me voir obligé de repartir pour Paris.

Le regard du marquis se glaça.

— Soyons sérieux ! J'avais cru comprendre que vous vous proposiez de demeurer à Flamarens une semaine. Or, vous n'y êtes que depuis quatre jours, tout au plus.

— Cher Marquis, murmura M. de Mazade, sur un ton presque suppliant.

M. de Flamarens se borna, lui, à hausser les épaules.

— Permettez-moi de poser en principe, dit-il, que vous avez largement atteint l'âge de raison, mon cher Charles.

Et de conclure :

— Vous agirez donc comme bon vous semblera.

IV

LES PROUESSES DE M. DE MAZADE (fin.)

Ce fut en 1883 que la *Revue des Deux Mondes* abandonna la rue Bonaparte où elle était installée depuis 1867 pour s'établir au 15 de la rue de l'Université, qu'elle n'a plus quitté désormais. « Les locaux, m'écrit mon ami Robert Bourget Pailleron, orfèvre en la matière, n'ont pas dû beaucoup changer entre cette époque et celle où André Chaumeix, il y a quelques années, eut l'heureuse inspiration de rafraîchir ces vieux murs... »

Tels ils étaient. Tels ils continuaient donc à demeurer, sept ans plus tard, en ce mois d'août 1890, avec le même escalier, menant au même cabinet directorial, le cabinet de Ferdinand Brunetière,

de René Doumic, d'André Chaumeix, deux fois nommé, de Claude-Joseph Gignoux, l'escalier que tant de jeunes hommes, aux cheveux aujourd'hui blanchis, n'ont jamais gravi qu'avec une telle émotion au cœur.

Au premier étage se trouvait le bureau réservé à Charles de Mazade. C'était là qu'à peu près chaque jour, vers onze heures du matin, il avait coutume de descendre, pour prendre connaissance de son courrier. Il y fut le 16 août, à l'heure qui vient d'être indiquée, de retour de sa brève échappée à Flamarens.

Ce n'était point la besogne, il le savait, qui allait lui manquer. Jamais la situation internationale n'avait été plus scabreuse. L'avant-veille, très exactement, le gouvernement Freycinet avait décidé l'envoi d'une escadre en mer Baltique. C'était l'alliance franco-russe qui s'ébauchait. Trois semaines auparavant, le 24 juillet, le Tsar n'avait-il pas invité le général de Boisdeffre, sous-chef de l'état-major général, à assister aux manœuvres russes au mois d'août, ainsi qu'à la réception à la Cour de Saint-Petersbourg de Guillaume II et du chancelier Caprivi ?

On voit que ce n'était point, ce matin-là, le pain qui manquait sur la planche de M. de Mazade. Et pourtant, en ces deux journées, il avait trouvé le moyen de consacrer à l'amitié des instants qui eussent dû, uniquement, être réservés à l'intérêt public.

16 août ! Il était trop tôt, évidemment, pour songer à s'atteler à la rédaction d'une chronique politique destinée à ne paraître que dans le numéro du 1^{er} septembre de la *Revue*. Mais, tout de même, n'est-ce pas, il ne lui était point interdit de rassembler les matériaux qui lui seraient indispensables. A cet effet, il commença donc, plume en main, à résumer l'entretien de M. de Freycinet, président du Conseil, avec le Grand Duc Nicolas, ancien commandant en chef des armées russes lors de la récente guerre contre la Turquie. Son Altesse Impériale y affirmait en propres termes : « *Si j'ai voix au chapitre, nos deux armées n'en feront qu'une en temps de guerre, et cela, étant bien connu, empêchera la guerre, car personne ne se souciera d'affronter la France et la Russie réunies* ».

M. de Mazade venait à peine de recopier ces paroles, fortes de promesses et grosses de conséquences pour l'avenir, que l'on frappa à la porte de son bureau.

Un huissier entra et lui tendit une carte de visite sur laquelle il lut, non sans quelque stupeur :

Marquis Fortuné-Louis de Flamarens

— Amédée, introduisez Monsieur, je vous prie.

Demeurés seuls, les deux hommes se regardèrent un instant en silence. M. de Flamarens était tout souriant. M. de Mazade beaucoup moins.

— J'arrive de faire un tour au Champ de Mars, commença le marquis, histoire d'examiner d'un peu près cette singulière élucubration métallique appelée, je crois, Tour Eiffel. Vous avouerez-je, très cher Charles, que ça été une déception pour moi ? Je m'attendais à quelque chose de plus grandiose, de moins étriqué, dirais-je même.

— Toutes les opinions sont défendables ! répondit M. de Mazade, sur un ton d'humeur qui n'était pas dans ses habitudes.

Il reprit :

— Puis-je vous demander depuis quand vous êtes à Paris ?

— Depuis hier soir, tout juste. Et inutile d'ajouter, n'est-ce pas, qu'après la Tour Eiffel, vous aurez été ma première visite.

— Trop aimable, pour elle comme pour moi ! Et puis-je également m'enquérir... ?

— De tout ce que vous voudrez !

— Nous nous sommes quittés il y a à peine cinq jours. A ce moment-là, est-ce que vous aviez déjà pris la décision... ?

— De venir à Paris ? Ma foi non ! Sans cela, tenez pour assuré que je vous en aurais informé, mon bon Charles. Il m'a fallu pas mal de réflexions...

— Pour motiver votre venue ? Ces réflexions-là, puis-je les connaître ?

— Bien entendu ! Ai-je jamais eu, aurai-je jamais rien de caché pour vous ? Mais, d'abord, dites-moi donc, qui est le personnage que représente ce portrait, qui surmonte votre bureau ?

— M. Buloz, M. François Buloz, le fondateur de la *Revue*, répondit M. de Mazade, qui réussissait de moins en moins à dissimuler son agacement.

— Une physionomie véritablement attachante !

— Merci pour lui ! Et maintenant, consentirez-vous à m'expliquer... ?

— Pourquoi ma venue à Paris a suivi de si près la vôtre ? dit le marquis de Flamarens, croisant ses jambes de la manière la plus désinvolte. C'est infiniment simple, mon cher Charles, infiniment simple.

Et il acheva, scandant chacune de ses paroles avec une impitoyable netteté :

— C'est parce que, il y a cinq jours, votre départ précipité pour Paris a été de nature à me laisser supposer deux choses.

— Lesquelles, je vous prie ?

— D'abord, que votre dévouement pour moi ne se bornerait pas à ce petit voyage à Toulouse.

— Admettons ! Et puis ?

— Et puis que c'était à Paris que vous aviez décidé de déployer, à mon insu et en ma faveur, une activité dont vous étiez fondé à imaginer d'avance qu'elle pouvait fort bien ne pas recueillir ma pleine et entière approbation. Vous avez de mes intérêts une conception qui risque de ne pas être tout à fait la mienne. Or, si je suis ici, c'est pour vous dispenser, éventuellement, de certaines démarches que je me verrais ensuite dans la pénible obligation de désavouer.

M. de Mazade ne put s'empêcher de rougir :

— Je ne saisis pas très bien...

— Vous allez saisir ! surtout si vous consentez à répondre à la question que je vais vous poser. Vous êtes à Paris depuis quatre jours. M'engageriez-vous votre parole que votre premier acte, en y arrivant, n'a pas été de vous précipiter au ministère des Affaires étrangères, chez votre M. Alexandre Ribot, ou chez son sous-verge, M. Combelux ? Votre qualité de rédacteur diplomatique dans l'illustre maison que voici doit vous procurer auprès de ces messieurs, de jour et de nuit, vos grandes et vos petites entrées. On serait trop heureux, dans ces milieux-là, d'accorder à quelqu'un comme le marquis de Flamarens une aide, un concours qu'il ne sollicitera jamais, et dont il est prêt à fournir la preuve qu'il est totalement en état de se passer. Allons, répondez ! Votre parole, mon vieux Charles !

M. de Mazade s'était ressaisi.

— Et quand bien même, cher Marquis, j'aurais procédé de la sorte ! Croyez-vous que je m'en repentirais ? Je suis de ceux qui posent en principe qu'il est des cas où l'amitié véritable consiste à se mêler de ce qui ne vous regarde pas.

M. de Flamarens, s'étant levé, s'empara de la main du vieil homme et l'étreignit.

— Un concours, répéta celui-ci, ne parvenant point à dissimuler son émotion, un concours dont vous êtes prêt, avez-vous dit, à fournir la preuve que vous pouvez vous en passer ! Qu'entendez-vous par là ?

— Vous tenez tant que cela à le savoir ? Alors, lisez.

En même temps, le marquis de Flamarens mettait sous les yeux de M. de Mazade une large feuille de papier estampillée, un titre de passage établi le matin même en son nom et permettant à son possesseur de prendre place sur le premier paquebot de la Compagnie des Messageries Maritimes qui allait lever l'ancre pour l'Extrême-Orient.

A présent, ils étaient tous deux en train de déjeuner, chez Marguery, ainsi qu'il se doit, boulevard Bonne-Nouvelle, à peu de distance de l'Hôtel Ronceray, où M. de Flamarens était descendu, ainsi qu'il se devait également.

Ils achevaient de mettre au point leurs confidences réciproques, empreintes d'une affection émue qu'ils ne cherchaient à se dissimuler ni l'un ni l'autre.

— Ces filets de sole sont décidément une merveille, déclara le marquis. Que ma pauvre Eulalie n'est-elle là ! Elle finirait par en découvrir le secret.

Il reprit, après une pause :

— Voyez-vous, Charles, il ne faut pas trop m'en vouloir. Comprenez bien que la reconnaissance que je vous garde est grande. Mais comprenez aussi que je ne pouvais accepter...

— En un sens, je l'admets ! concéda M. de Mazade.

Il ajouta :

— Si je vous avouais même que je vous envie légèrement ! Le Japon, il aura été pour moi le rêve de mon existence. Je vous envie, et cependant je ne suis pas sans quelque appréhension. Réfléchissez ! Tout était en ordre. Vous n'aviez plus qu'à apposer votre signature au bas de la procuration qui avait été rédigée exprès pour vous par le contentieux du Quai d'Orsay. Au lieu de cela !... Qui peut prévoir à quel genre de périls vous allez peut-être avoir à faire face ? Jurez-moi de ne pas commettre trop d'imprudences ! Jurez-moi...

— Et elle ? se borna à murmurer avec lenteur M. de Flamarens.

M. de Mazade avait tressailli.

— Elle... qui ?

Ils se turent quelques instants, le membre de l'Institut préférant ne point insister, car, en son vieux cœur de septuagénaire, il avait compris.

— Oui ! Elle ! Avez-vous une idée, Charles, de l'âge qu'elle peut avoir aujourd'hui ?

— Son âge ? Une trentaine d'années. Pas même !...

La réponse de M. de Mazade ne s'était pas fait attendre, apportant ainsi à M. de Flamarens la preuve qu'il n'était pas seul à songer au sort de la princesse Hideyori.

— Je ne suis pas bien riche, conclut avec un sourire un peu forcé le marquis, et, certes, je mentirais en affirmant que je fais fi de ce fameux million de yens. Mais j'offenserais encore davantage la vérité en vous laissant croire que cet argent que je n'avais qu'à rester en France pour encaisser n'a pas très vite cessé d'être le but exclusif de mon départ pour le Japon.

M. de Mazade inclina la tête, n'ayant peut-être pas lui-même assez de caractère pour lutter contre une volonté exprimée de façon aussi formelle.

— Tout était au point, je le répète ! tint-il à préciser cependant. Au ministère, la direction des Affaires d'Asie n'avait rien négligé. Cédant à des considérations que je vous aime trop pour discuter, vous dédaignez de profiter de ces avantages. A votre guise, encore une fois. Me sera-t-il du moins permis de vous présenter une requête ?

— Dites toujours !

— Le représentant diplomatique à Tokyo du gouvernement de la République est un fonctionnaire des plus distingués. Il a rang de ministre plénipotentiaire. Il se nomme le vicomte Evariste de Marchepied. Excellente noblesse saintongeoise, paraît-il.

M. de Flamarens eut un geste comme pour signifier qu'il n'y voyait aucun inconvénient.

— Et alors, mon cher Charles ? estima-t-il pourtant courtois de demander.

— Et alors, dit M. de Mazade, s'enhardissant, ce serait, cher marquis, un repos pour moi, pour vos amis de savoir qu'en terre étrangère vous n'êtes point sans contact avec vos compatriotes. J'ajoute, et je m'excuse de ma hâte, que M. de Marchepied doit

être déjà saisi de l'affaire qui vous concerne. La vicomtesse est, par ailleurs, m'a-t-on assuré, une femme exquise. Bref...

— Bref ?

— Serait-ce trop exiger de vous que vous demander de corner, le cas échéant, votre carte de visite à la légation ?

Le marquis de Flamarens sourit, haussa les épaules.

— J'aurais réellement, mon vieil ami, mauvaise grâce à ne pas accueillir une requête présentée avec autant de discrétion.

Ils venaient d'achever la compote de fruits des Iles à la liqueur de Mme Amphoux.

— Et vous repartez dès ce soir pour Flamarens ! Vous n'aurez pas perdu votre temps !

Le marquis avait allumé un cigare.

— Songez, je vous prie, que le paquebot sur lequel je m'embarque, le *Calédonien*, quitte Marseille le 24 août, et que nous sommes aujourd'hui le 18. Ce matin, dès dix heures, j'étais 1 rue Vignon, au bureau des passages de la Compagnie des Messageries Maritimes. Le chef de ce service, M. Roger Nicolle, se trouve être un homme jeune, plein d'allant, des plus sympathiques. Ma chance sera de l'avoir pour compagnon durant une partie de mon voyage car il s'embarque lui aussi le 24 août, venant d'être nommé agent à Mombassa, le poste qu'il a toujours ambitionné, m'a-t-il confié. Il a eu la gentillesse de m'affecter une cabine de demi-luxe, bâbord, les meilleures en temps de mousson.

— Et le prix du passage ? Pas trop élevé ?

— Non ! Jugez-en : 1.845 francs, pour les quarante jours de mer qui séparent Marseille de Yokohama !

En seconde classe, le prix était de 1.250 francs, en troisième de 750. Mais c'étaient là détails que M. de Flamarens avait jugé superflu de communiquer à M. de Mazade, on en verra plus loin la raison.

— A quelle heure est votre train pour Agen, ce soir ?

— A neuf heures dix. Mais je vous interdis bien...

— Vous plaisantez ! protesta M. de Mazade.

Il ajouta, avec un sourire empli de promesses :

— D'ailleurs, ayant un petit paquet à vous remettre, il est indispensable que je me trouve à la gare, cher marquis.

Le petit paquet se révéla être un robuste colis d'une douzaine de kilos. Il ne s'agissait ni de vêtements coloniaux, ni de vivres.

— Je ne voulais point, expliqua M. de Mazade, vous laisser partir sans une petite documentation que vous n'allez sans doute pas avoir le loisir de rassembler. Non, non, n'ouvrez pas. Vous aurez tout le temps nécessaire durant vos six semaines de traversée. Qu'il vous suffise de savoir qu'entre autres vous avez là les deux volumes d'Humbert, puis celui de Gonse, tout à fait remarquable, puis ceux de Krafft... J'y ai joint, naturellement, la traduction des *Notes de Chevet* de Saï Shanogan.

— Oui, dit M. de Flamarens, la fameuse poëtesse dont le petit Pierre de la rue Velane connaît, à quatre ans, un millier de vers par cœur, m'avez-vous dit ?

— C'est cela même ! Quel dommage que mon jeune et brillant ami André Bellessort ne soit pas encore allé au Japon ! Je me serais fait une joie de compléter cette sélection par les essais qu'il ne va pas manquer d'y écrire... Mais attendons !

« Les voyageurs pour Bordeaux, en voiture ! »

— Le plus souvent possible, n'est-ce pas, vous nous donnerez de vos nouvelles, cher marquis !

Plus troublé qu'il ne désirait le laisser paraître, M. de Flamarens attira contre lui le vieil académicien et l'embrassa. Puis, très « Nuit du 4 août », au moment où le train s'ébranlait, il lui dit :

— Cher Charles, désormais, et pour toujours, ne m'appellez plus que Fortuné, voulez-vous ?

PIERRE BENOIT.

(La deuxième partie au prochain numéro).